Version auto-archivée de l'entretien publié comme:

« Parentage naturel : Couches lavables et nouveaux rituels » [Interview par Stephanie Majerus]. *Woxx | déi aner wochenzeitung | l'autre hebdomadaire Luxembourg.*
Mis en ligne le lundi 6 mars 2017
http://www.woxx.lu/parentage-naturel-couches-lavables-et-nouveaux-rituels/

* Article tel que publié ci-dessous
* Suivi, en p. 5-9 de ce document, de l'interview préparatoire avec les questions et réponses originales et complètes

Parentage naturel : Couches lavables et nouveaux rituels

By Stéphanie Majerus | 2017-03-06 | Interview

À l'époque du tout digital, quelle est la portée du retour à des pratiques plus naturelles dans le domaine du parentage ? Une chercheuse suisse a étudié ces comportements et leur contexte.

Planter un arbre, remplir un espace de ritualité laissé vide à la fois par le milieu médical et par les institutions traditionnelles. (Photo : T. Guignard)

woxx : L'engouement pour le « naturel » et le « bio » est dans l'air du temps. Assiste-t-on aussi à une renaissance du « naturel » dans les pratiques d'accouchement et de maternité ?
Florence Pasche Guignard : Tout à fait. Cette tendance au « naturel » est très marquée, même si elle reste encore marginale par rapport aux pratiques obstétricales et de parentage dominantes, en tout cas dans les contextes euro-américains francophones que j'ai considérés dans ma recherche. Cet engouement va souvent de pair avec une remise en question des modèles technocratiques dominants. Par exemple dans l'alimentation avec une préférence pour le bio, ou bien dans l'éducation avec le choix d'une école Waldorf, Montessori, ou l'option d'une instruction à domicile, voire l'« unschooling », où l'enfant apprend selon ses envies. Cette préférence pour ce qui est perçu comme « naturel » se retrouve donc bien au-delà de l'accouchement lui-même.

Et pour la maternité elle-même, qu'est-ce qui change ?
En fait, avoir un enfant marque souvent un tournant, une intensification de cette réflexion préexistante. Cela s'exprime dans différentes pratiques : d'abord la gestion de la fertilité basée sur la connaissance du cycle menstruel, donc sans contraceptif hormonal ou mécanique. Ensuite, l'utilisation de couches lavables, le recours à la phytothérapie ou à l'homéopathie, ou encore un questionnement poussé sur la vaccination. L'allaitement, et surtout une relation d'allaitement entre la mère et l'enfant continuée jusqu'au dit « sevrage naturel », est un autre domaine où on retrouve cette idée, certes paradoxale, de « choisir consciemment de faire ce qui est naturel ».

« Le parentage naturel ne fait qu'arriver dans des structures économiques et sociales qui sont déjà inégalitaires, il ne les crée pas. »

Les sujets de l'allaitement jusqu'au « sevrage naturel » et des couches lavables ont suscité des débats en France. Élisabeth Badinter reproche au courant écologiste de pousser les femmes à rester à la maison, avec comme résultat que l'inégalité professionnelle entre hommes et femmes risque de se creuser.
Elle a certes raison de pointer du doigt une certaine pression qui est mise sur les femmes, mais celle-ci n'est pas due aux pratiques écologistes. Et puis il y a d'autres pressions : celle de retrouver son corps d'avant la grossesse, de rester femme et pas seulement d'être une mère. En France, seulement 70 pour cent des femmes commencent à allaiter juste après l'accouchement. Si on compare ce pourcentage à la Suisse ou à d'autres pays nord-européens, c'est un pourcentage assez bas. De plus, les mères que j'ai interviewées ne souhaitaient pas nécessairement arrêter de travailler, mais elles voulaient néanmoins profiter du congé de maternité et vivre ce temps comme un privilège. Ce qui est vrai, comme l'ont fait remarquer certaines féministes, c'est que nous vivons dans une société qui veut que les femmes travaillent, sans forcément qu'elles aient des carrières. Bien souvent, ce temps du congé maternité ou parental peut être instrumentalisé pour moins impliquer les femmes dans les entreprises. Le parentage naturel ne fait qu'arriver dans des structures économiques et sociales qui sont déjà inégalitaires, il ne les crée pas.

Pourtant, au sein de ces mouvements, ne souligne-t-on pas les différences biologiques entre hommes et femmes?
Certainement. Une attitude positive par rapport au corps et à la sexualité prédomine. On y considère que le corps de la femme est bien fait, que « la Nature » a bien conçu ce corps et ses fonctions. La différence y est célébrée, mais en même temps on revendique aussi l'égalité entre les sexes.

Dans ce sens, le concept de « Mère Nature » a-t-il un impact sur le parentage naturel?
Contrairement aux contextes anglophones, nord-américains surtout, où les discours écoféministes tendent à formuler et valoriser l'idée de « Mère Nature », parfois avec des dimensions divines ou sacrées, cette association entre le naturel ou « la Nature » et une figure féminine ou maternelle de la terre est plus rarement mise en avant dans les contextes francophones. Les mamans engagées dans ces mouvements et pratiques recourent peu à ce type de figures pour justifier leurs choix. En revanche, l'idée que l'humain est connecté avec son territoire ou avec la Nature de façon holistique est présente dans certains discours, mais cette dernière n'est pas toujours personnifiée. Selon ces courants, la seule vraie mère qui compte, c'est celle qui met en pratique ses valeurs par ses choix, souvent en opposition avec ceux de la société qui l'entoure.

Et les pratiques plus ésotériques, comme l'astrologie ou le recours aux guérisseurs, sont-elles répandues ?
En fait, il existe une grande différence entre les zones germanophones et francophones. Les territoires germanophones, avec leur tradition des sages-femmes, sont beaucoup plus ouverts à ces pratiques que les francophones. On relie cette prolifération en Allemagne aussi au courant de la « Naturphilosophie ». En revanche, l'approche française est plus influencée par le cartésianisme et la vision de Pasteur. Les parents que j'ai interviewés pratiquent parfois le yoga et la méditation, mais généralement la méfiance règne envers ce qu'on appelle communément le « New Age ».

« Le compromis est souvent de mise, par exemple avec les couches lavables et celles jetables. Je n'ai jamais rencontré une maman 'cent pour cent nature'. »

Jadis, la naissance était fortement ritualisée. Dans le milieu que vous avez étudié, assiste-t-on à une reritualisation de la naissance pour combler ce vide?
Ce n'est pas forcément la naissance elle-même qui est ritualisée, mais l'accouchement, pour la mère, ainsi que l'accueil de l'enfant, avec un décalage temporaire. On observe en effet aussi de nouvelles ritualités émergentes autour du moment de la naissance, par exemple des cérémonies dans lesquelles on va enterrer le placenta – qu'on a récupéré après l'accouchement – ou planter un arbre, en famille ou avec des amis. Pour les futures mères, il existe aussi de nouvelles formes de célébration de la grossesse. Celles-ci remplissent un espace de ritualité potentielle laissé vide à la fois par le milieu médical et par les institutions traditionnelles.

Mais les Églises continuent bien à organiser des baptêmes…
Oui, mais les Églises chrétiennes traditionnelles ne proposent aucune ritualisation majeure – pratiquée communément de façon officielle par et dans la communauté – qui mette en son centre la femme enceinte. Et ce malgré certains de leurs discours sur la « sacralité de la vie dès la conception » et la soi-disant « personnalité du fœtus ». Les Églises honorent rituellement les personnes décédées (funérailles) et même les nouveau-nés (baptême des enfants), mais pas les fœtus. La fertilité féminine, la grossesse, et surtout les mères elles-mêmes sont rarement célébrées en tant que telles, d'où l'émergence de ces nouveaux rites très personnalisés qui confèrent une dimension spirituelle ou sacrée à ce qui est bien plus qu'un événement biologique.

De façon générale, comment se construit le concept de « naturel » ?
On pourrait penser que le « naturel » s'oppose d'abord au « culturel ». Il est vrai que certains discours associent le « naturel » à ce qui serait instinctif ou inné, de façon généralement positive. Il faudrait suivre la voie de l'instinctif puisqu'elle serait plus naturelle, et donc meilleure, selon ceux et celles qui la promeuvent. En fait, la situation est plus complexe dans le

cadre des divers mouvements et discours sur le parentage, la maternité, l'accouchement, l'allaitement, etc. Les mères qui se retrouvent dans ces milieux tendent à définir le concept de « naturel » par opposition à ce qui ne l'est pas.

Par opposition à quoi, notamment dans le contexte spécifique du parentage ?
Le « naturel » est construit par contraste avec ce qui est perçu comme perturbant ou contrariant les processus physiologiques du corps – certaines interventions médicales -, avec ce qui est synthétique – certaines hormones utilisées pour la contraception ou pour accélérer les accouchements -, et plus généralement avec tout ce qui est chimique, polluant, ou même toxique. Une contraception sans hormones sera une option présentée comme préférable à un dispositif intra-utérin au cuivre – le stérilet -, qui sera lui-même, sur cette échelle de préférences, perçu comme une alternative à la pilule contraceptive. Cependant, il faut noter que les parents sont le plus souvent pragmatiques et réalistes. Le compromis est souvent de mise, par exemple utiliser des couches lavables et des couches jetables. Si le parentage naturel existe dans les contextes que j'ai étudiés, je n'ai en revanche jamais rencontré une « maman nature » qui suivrait ces idéaux comme une doctrine stricte dirigeant tous ses choix. Ces femmes ont d'ailleurs bien d'autres identités que maternelles.

La gestation pour autrui (GPA) est un autre sujet important lié au corps des femmes et à la maternité. Quels sont les enjeux ?
Il faut distinguer entre la GPA commerciale et GPA altruiste. Cette dernière est légale en Grande-Bretagne et en Grèce ; au Luxembourg, il n'y a pas de loi formelle ; en France, en Allemagne et dans les pays sud-européens, elle est interdite. La GPA, surtout commerciale, suscite beaucoup de débats polarisés, même entre féministes. Plusieurs recherches ont été menées sur les mères porteuses dans un contexte commercial, notamment en Inde. Ces études, par exemple celles de la sociologue Amrita Pande, montrent que ces femmes subissent de nombreux traitements dans un contexte où elles sont constamment surveillées par les acteurs médicaux de cette industrie. Les cliniques et les médecins qui orchestrent les GPA sont les principaux gagnants de ce commerce qui a lieu désormais sur un marché transnational et globalisé.

La GPA finira-t-elle par s'imposer partout ?
Pas forcément : la législation indienne est en train de changer et rend plus difficile pour les couples non indiens le recours à une mère porteuse. En France, la « Manif pour tous » et d'autres mouvements, dont certains sont liés à l'Église catholique, s'opposent aussi à la GPA, mais en mettant en avant des raisons différentes. L'érosion des normes et de la politique familiales en Europe est un thème récurrent des discours de ces derniers. En revanche, les féministes, chercheuses ou activistes qui ont travaillé sur la situation en Inde soulignent d'abord la situation difficile des mères porteuses.

(Photo : Camilla Pucholt Photography)

Florence Pasche Guignard est chercheuse en sciences des religions au département des sciences sociales de la faculté des lettres de l'université de Fribourg (Suisse). Sa recherche postdoctorale, soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, est intitulée « Natural Parenting in the Digital Age : At the Confluence of Mothering, Religion, Environmentalism and Technology ».

Majerus, Stephanie et Pasche Guignard, Florence [Interview]. « Parentage naturel : Couches lavables et nouveaux rituels ». *Woxx*. 6 mars 2017 [suivi de l'interview préparatoire]

Interview préparatoire / réponses complètes aux questions (ci-dessous)

L'engouement pour le « naturel » et le « bio » est dans l'air du temps. Assiste-t-on aussi à une renaissance du « naturel » dans les pratiques d'accouchement et de maternité ?
Tout à fait. Cette tendance au « naturel » est très marquée, même si elle reste encore marginale par rapport aux pratiques obstétricales et de parentage dominantes, en tout cas dans les contextes euro-américains francophones que j'ai considérés dans ma recherche. Cet engouement va souvent de pair avec une remise en question des modèles technocratiques dominants, et ceci dans plusieurs domaines : dans l'alimentation (préférence pour le bio), l'éducation (l'école Waldorf ou Montessori, l'instruction à domicile, ou même le « unschooling » sont des options), et le « style de vie » en général. Cette préférence pour ce qui est construit comme « naturel » se retrouve donc bien au-delà de l'accouchement lui-même, qui marque cependant souvent un tournant, une intensification de cette réflexion préexistante. Elle s'exprime dans différentes pratiques : La gestion de la fertilité basée sur la connaissance du cycle menstruel (sans contraceptif hormonal ou mécanique), l'utilisation de couches lavables, le recours à la phytothérapie ou à l'homéopathie, ou encore un questionnement poussé sur la vaccination en sont quelques exemples. L'allaitement, et surtout une relation d'allaitement entre la mère et l'enfant continuée jusqu'au dit « sevrage naturel », est un autre domaine où on retrouve cette idée, certes paradoxale, de « choisir consciemment de faire ce qui est naturel ».

Les sujets de l'allaitement jusqu'au « sevrage naturel » et des couches lavables ont suscité des débats en France. Élisabeth Badinter reproche au courant écologiste de pousser les femmes à rester à la maison, avec comme résultat que l'inégalité professionnelle entre hommes et femmes risque de se creuser.
Elle a certes raison de pointer du doigt une certaine pression qui est mise sur les femmes, mais celle-ci n'est pas due aux pratiques écologistes. Et puis, il y a d'autres pressions : celle de retrouver son corps d'avant la grossesse, de rester femme et pas seulement d'être une mère. En France, seulement 70% des femmes commencent à allaiter juste après l'accouchement. Si on compare ce pourcentage à la Suisse ou à d'autres pays nord européens c'est un pourcentage assez bas. De plus, les mères que j'ai interviewées ne souhaitaient pas nécessairement arrêter de travailler, mais elles voulaient néanmoins profiter du congé de maternité et vivre ce temps comme un privilège. Mais il vrai, comme l'ont fait remarquer certaines féministes, que nous vivons dans une société qui veut que les femmes travaillent, mais sans forcément qu'elles aient des carrières. Bien souvent ce temps du congé maternité ou parental peut-être instrumentalisé pour moins impliquer les femmes dans les entreprises. Le parentage naturel ne fait qu'arriver dans des structures économiques et sociales qui sont déjà inégalitaires, il ne les crée pas.

Tous les parents qui adhèrent au parentage naturel ne sont pas des mères au foyer. Les mères (et les pères !) au foyer ne sont pas forcément des « parents nature ». Le parentage naturel se pratique à des degrés divers. Chaque famille ne va pas jusqu'au sevrage naturel et souvent l'utilisation des couches lavables n'est pas exclusive. En pratique, la décision sur qui va s'occuper principalement du bébé, au-delà des premiers mois, est prise sur la base de critères économiques et organisationnels, et non en fonction d'une quelconque idéologie écologiste, naturaliste ou maternaliste. Qui peut bénéficier d'un congé maternité ou

parental ? Qui a un salaire suffisant pour permettre de faire tourner la famille ? Quelles structures la société propose-t-elle pour permettre à une mère de continuer de travailler ? Parfois, rester à la maison n'est pas vraiment un « choix » mais découle de circonstances, comme un déménagement ou licenciement de la mère à son retour de congé maternité. D'ailleurs, qu'elles pratiquent ou non le parentage naturel, les mères sont plus discriminées à l'embauche et au retour au travail salarié.
L'inégalité professionnelle entre hommes et femmes précède l'arrivée du parentage naturel. La société est encore très inégalitaire, et même sexiste, malgré des décennies de divers courants féministes et d'efforts militants. Devrait-on pour cela blâmer les mouvements écologistes ? Le fait qu'une couche soit lavable ne détermine pas qui s'occupe du change du bébé ou qui fait la lessive. Le fait qu'une salade soit biologique et locale ne détermine pas qui va aller faire les courses, préparer le repas, le servir, puis nettoyer la cuisine après.

En parlant de tâches genrées et des rapports sociaux entre les sexes, comment se négocie la mise en œuvre de ces pratiques écologiques, bio ou naturelles au sein des familles ? Y a-t-il un rapport de pouvoir entre le père et la mère ?
Ce ne sont pas les partenaires masculins qui imposent les décisions en termes de parentage ou autre (p. ex. accoucher à domicile, changer de mode contraceptif, ou fabriquer sa lessive biologique). Les décisions sont généralement prises en couple, mais comme dit plus haut, ces choix s'inscrivent dans un contexte social et économique particulier où ces pratiques restent marginales. La plupart des mères en couple m'ont décrit leur partenaire comme partageant les mêmes valeurs, très engagé et impliqué dans la pratique. J'ai aussi interviewé des « papas nature ». Toutefois, il faut reconnaître que le surcroît non pas forcément de travail (en termes de nombre de tâches ou de leur durée), mais d'organisation et de gestion domestique échoit principalement aux mères. Cet effort écologique supplémentaire est difficile à quantifier en termes d'économie traditionnelle parce qu'il fait partie d'un plus vaste travail de « care » (*care work*) généralement associé aux femmes et dévalué. Les mères qui ont participé à mon étude tendent à minimiser cet effort et ses exigences. Par exemple, à la question de savoir qui, concrètement, lave les couches lavables, j'ai souvent obtenu la réponse : « C'est la machine à laver ! ». Se questionner sur la technocratie n'est pas un refus obstiné de la technologie. D'autres parents vont justifier ce qu'ils posent comme un « effort agréable » en terme de meilleure qualité de vie immédiate pour leur famille (p.ex. le fait de jardiner).

Ces pratiques typiques du parentage naturel que vous mentionnez ont-elle un caractère obligatoire ou contraignant ?
Non. Elles sont certes très valorisées dans le discours, mais il ne s'agit pas d'une liste fixe de choses à faire absolument pour obéir à une idéologie du naturel à tout prix. En pratique, les parents, et surtout les mères, sont assez souples. Les parents vont les essayer et les adopter, ou les abandonner, en fonction de ce qui leur plaît et de ce qui est faisable et même agréable pour eux, et non seulement « bon pour l'enfant ». Certaines pratiques sont préférées aussi parce qu'elles sont économiques et pas seulement écologiques. Dans le discours des mères elles-mêmes, les notions d'expérimentation personnelle et de choix sont plus importantes que celles d'une éventuelle pression de groupe ou conformité à une norme du « naturel ». Il existe certes des associations militantes qui offrent un soutien à celles qui ont décidé d'allaiter (comme La Leche League), mais même les mères qui cherchent activement à promouvoir certaines pratiques ne vont pas en forcer une autre à

« échaporter » (porter le bébé en écharpe), à « cododoter » (dormir à côté de l'enfant), ou à renoncer à une contraception hormonale. En fait, particulièrement en France, certaines pratiques, comme l'allaitement de longue durée ou même le portage en écharpe, sont socialement mal perçues. De nombreux parents préfèrent rester très discrets à propos de leurs choix. On constate, là aussi, à quel point le contexte culturel est déterminant pour la perception de certaines pratiques de parentage.

Pourtant, au sein de ces mouvements, ne souligne-t-on pas les différences biologiques entre hommes et femmes?
Certainement. Une attitude positive par rapport au corps et à la sexualité prédomine. On y considère que le corps de la femme est bien fait, que « la Nature » a bien conçu ce corps et ses fonctions. La différence y est célébrée, mais en même temps on revendique aussi l'égalité entre les sexes.

Dans ce sens, le concept de « Mère Nature » a-t-il un impact sur le parentage naturel?
Contrairement aux contextes anglophones, nord-américains surtout, où les discours écoféministes tendent à formuler et valoriser l'idée de « Mère Nature », parfois avec des dimensions divines ou sacrées, cette association entre le naturel ou « la Nature » et une figure féminine ou maternelle de la terre est plus rarement mise en avant dans les contextes francophones. Les mamans engagées dans ces mouvements et pratiques recourent peu à ce type de figures pour justifier leurs choix. En revanche, l'idée que l'humain est connecté avec son territoire de façon holistique ou avec la Nature est présente dans certains discours, mais celle-ci n'est pas toujours personnifiée. Selon leur discours, la seule vraie mère qui compte, c'est celle qui met en pratique ses valeurs par ses choix, souvent en opposition avec ceux de la société qui l'entourent.

Et les pratiques plus ésotériques, comme l'astrologie ou le recours aux guérisseurs, sont-elles répandues ?
En fait, il existe une grande différence entre les zones germanophones et francophones. Les territoires germanophones, avec leur tradition des sages-femmes, sont beaucoup plus ouverts à ces pratiques que les francophones. On relie cette prolifération en Allemagne aussi au courant de la « Naturphilosophie ». En revanche, l'approche française est plus influencée par le cartésianisme et la vision de Pasteur. Les parents que j'ai interviewés pratiquent parfois le yoga et la méditation, mais généralement la méfiance règne envers ce qu'on appelle communément le « New Age ».

Jadis, la naissance était fortement ritualisée. Dans le milieu que vous avez étudié, assiste-t-on à une reritualisation de la naissance pour combler ce vide?
Ce n'est pas forcément la naissance elle-même qui est ritualisée, mais l'accouchement, pour la mère, ainsi que l'accueil de l'enfant, avec un décalage temporaire. On observe en effet aussi des nouvelles ritualités émergentes autour du moment de la naissance, par exemple des cérémonies dans lesquelles on va enterrer le placenta (qu'on a récupéré après l'accouchement) ou planter un arbre, en famille ou avec des amis. Pour les futures mères, il existe aussi de nouvelles formes de célébration de la grossesse. Celles-ci remplissent un espace de ritualité potentielle laissé vide à la fois par le milieu médical et par les institutions traditionnelles.
Mais les Églises continuent bien à organiser des baptêmes…

Oui, mais les Églises chrétiennes traditionnelles ne proposent aucune ritualisation majeure – pratiquée communément de façon officielle par et dans la communauté – qui mette en son centre la femme enceinte. Et ce malgré certains de leurs discours sur la « sacralité de la vie dès la conception » et la soi-disant « personnalité du fœtus ». Les Églises honorent rituellement les personnes décédées (funérailles) et même les nouveau-nés (baptême des enfants), mais les foetus ne sont pas en tant que tels au centre d'un rite spécifique, même s'ils sont souvent au centre des discussions. La fertilité féminine, la grossesse, et surtout les mères elles-mêmes sont rarement célébrées en tant que telles, d'où l'émergence de ces nouveaux rites très personnalisés qui confèrent une dimension spirituelle ou sacrée à ce qui est bien plus qu'un événement biologique.

De façon générale, comment se construit le concept de « naturel » ?
On pourrait penser que le « naturel » s'oppose d'abord au « culturel ». Il est vrai que certains discours associent le « naturel » à ce qui serait instinctif ou inné, de façon généralement positive. Il faudrait suivre la voie de l'instinctif puisqu'elle serait plus naturelle, et donc meilleure, selon ceux et celles qui la promeuvent. En fait, la situation est plus complexe dans le cadre des divers mouvements et discours sur le parentage, la maternité, l'accouchement, l'allaitement, etc. Les mères qui se retrouvent dans ces milieux tendent à définir le concept de « naturel » par opposition à ce qui ne l'est pas. Tout comme de nombreux autres domaines de l'expérience humaine (comment on dort, mange, a des rapports sexuels, par exemple), la façon dont on accouche et dont on s'occupe des enfants est culturellement déterminée, au-delà de quelques invariants biologiques les plus évidents (et récemment remis en question).

Par opposition à quoi, notamment dans le contexte spécifique du parentage ?
Le « naturel » est construit par contraste avec ce qui est perçu comme perturbant ou contrariant les processus physiologiques du corps (comme certaines interventions médicales), à ce qui est synthétique (comme certaines hormones utilisées pour la contraception ou pour accélérer les accouchements), chimique, polluant, ou même toxique (comme certains pesticides dans l'alimentation). Cela se retrouve dans plusieurs domaines, sans pour autant que les parents ne suivent ces idéaux comme une doctrine stricte dirigeant tous leurs choix. Ainsi, dans la mesure où leur budget le leur permet, ces familles privilégient une alimentation biologique, locale, et de saison. Une contraception sans hormones sera une option présentée comme préférable à un dispositif intra-utérin (« stérilet ») au cuivre, qui sera lui-même, sur cette échelle de préférences, perçu comme une alternative à la pilule contraceptive. Cependant, il faut noter que les parents sont le plus souvent pragmatiques et réalistes. Le compromis est souvent de mise, par exemple utiliser des couches lavables et des couches jetables. Si le parentage naturel existe dans les contextes que j'ai étudiés, je n'ai en revanche jamais rencontré une « maman nature » qui le serait à 100% dans tous les domaines de sa vie. Ces femmes ont d'ailleurs bien d'autres identités que maternelles.

La gestation pour autrui (GPA) est un autre sujet important lié au corps des femmes et à la maternité. Quels sont les enjeux ?
Il faut distinguer entre la gpa commerciale et gpa altruiste. Cette dernière est légale en Grande-Bretagne, au Luxembourg il n'y a pas de loi formelle, en France, en Allemagne et dans les pays sud-européens, elle est interdite. La gpa, et surtout la gpa commerciale, suscite beaucoup de débats polarisés, même entre féministes. Plusieurs recherches ont été menées

sur les mères-porteuses dans un contexte commercial, notamment en Inde. Ces études, par exemple celles de la sociologue Amrita Pande, montrent que ces femmes subissent de nombreux traitements dans un contexte où elles sont constamment surveillées par les acteurs médicaux de cette industrie. Les cliniques et les médecins qui orchestrent les gpa sont les principaux gagnants de ce commerce qui a lieu désormais sur un marché transnational et globalisé. Les enjeux sont d'ordre éthiques, juridiques, sociaux, sanitaires et culturels. Cependant la législation indienne est en train de changer : il devient plus difficile pour les couples non-Indiens d'avoir recours à une mère porteuse en Inde. En France, la « Manif pour Tous » et d'autres mouvements, dont certains sont liés à l'Eglise catholique, s'opposent aussi à la gpa, mais en mettant en avant des raisons différentes. L'érosion des normes et de la politique familiales en Europe est un thème récurrent des discours de ces derniers. En revanche, les féministes, chercheuses ou activistes, qui ont travaillé sur la situation en Inde soulignent d'abord la situation difficile des mères-porteuses.